

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Ah ! dame, reprit Brévanne, tout n'a pas été satisfaction, surprise agréable pour le marquis de Mimosa à son retour en Espagne ; peut-être tenait-il moins à se retrouver dans sa patrie et à rentrer en possession de ses châteaux qu'à revoir sa fille ; son chagrin dut être grand quand on lui dit que l'on ignorait ce qu'elle était devenue.

C'est vous, chère madame, qui réservez l'heureuse surprise à ce pauvre marquis. Voilà les choses singulièrement simplifiées. Plus de procès en réclamation d'héritage ; toutes les difficultés vaincues, tous les ennuis écartés. Vous n'avez plus à jouer qu'un rôle facile et agréable ; un vrai coup de théâtre, madame Prudence ! Et tout en faisant une belle et bonne action, vous acquérez des droits à la reconnaissance éternelle d'un marquis. Et d'ailleurs, quand vous n'auriez que la satisfaction, la joie de rendre la jeune fille à son père !... Peste, vous pouvez dire que vous en avez une chance !

La marchande à la toilette ne répondit que par un sourire. Puis après un silence :

— Savez-vous, monsieur Brévanne, où le marquis de Mimosa a fixé sa résidence ? demanda-t-elle.

— Voilà ce que mon agent n'a pu savoir, répondit le directeur, mais il a acquis la certitude que le marquis avait quitté l'Espagne après être resté quelque temps à Madrid et environ deux mois à son château de Valpenas. Il est parti, paraît-il, sans dire à personne où il alait.

Les uns pensent qu'il est en France à la recherche de sa fille ; d'autres disent qu'il est convaincu que sa fille est morte et que, pour adoucir son chagrin, il voyage incognito à travers l'Europe.

Dans tous les cas, madame Prudence, un marquis, grand d'Espagne de première classe, ne disparaît pas comme l'hirondelle en automne, ne s'évanouit pas comme un fantôme à la première clarté du jour ; vous parviendrez certainement à savoir où il est ; et, si vous le voulez, je vous aiderai dans cette recherche.

— Je vous remercie, monsieur, mais je crois avoir un moyen de découvrir où se trouve actuellement M. le marquis de Mimosa.

Brévanne s'inclina.

— Chère Madame, dit-il, rappelez-vous néanmoins que mon agence et moi, particulièrement, sommes toujours à votre service.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur. Vous dois je encore quelque chose ?

— La provision de cinq mille francs a été suffisante, chère madame. Cependant, l'agent que j'ai envoyé en Espagne ayant admirablement rempli sa mission, il mérite d'en être récompensé, et vous pouvez, je crois, lui accorder une gratification.

— De combien, monsieur Brévanne ?

— Dame, voyez d'après votre satisfaction.

— Cinq cents francs ?

— Hui ! il me semble que vous pouvez faire mieux.

— Alors, mille francs ?

— Oui, c'est convenable.

Mme Prudence prit dans son sac un billet de mille francs qu'elle mit dans la main du directeur de l'agence.

Il lui aurait demandé encore cinq mille francs qu'elle les lui eût donnés sans sourciller.

Ils échangèrent encore quelques paroles et la marchande à la toilette se retira.

Elle reprit à pied le chemin de la rue Lafayette.

Elle ne marchait plus, comme en venant, d'un pas lourd, fatigué ; elle avait le cœur et le corps légers et il lui semblait qu'elle avait, ainsi que Mercure, des ailes aux talons.

Ah ! elle ne les pleurerait plus, les papiers brûlés, qui ne lui étaient plus utiles. Sans doute, c'eût été bien de les placer sous les yeux du marquis ; mais elle avait mis en cela à lui rendre sa fille.

Allons, elle n'avait plus à y penser, à ces papiers ; elle n'en parlerait même pas au marquis. Ils n'existaient plus, mais elle seule savait ce qu'ils contenaient ; elle se réjouissait même, maintenant, qu'ils fussent détruits, puisque c'était à cela qu'elle devait d'avoir pu se débarrasser de Forestier, qui devenait fort gênant et qui, finalement, l'aurait compromis ; car on ne s'associe pas impunément à un repris de justice, à un bandit.

Sans que le misérable pût se douter de rien, elle arriverait au but qu'elle voulait atteindre : le mariage de Paul et de Georgette.

Fallait-il que le mariage eût lieu avant que la jeune fille fût rendue à son père ? Ça c'était à examiner. Cela pouvait dépendre de certains événements, de certaines circonstances. Dans tous les cas, Georgette aimait Paul, et il ne pouvait y avoir empêchement au mariage ; car en admettant que la jeune fille fût rendue au marquis avant la cérémonie nuptiale, ce n'est pas lui qui, heureux d'avoir retrouvé sa fille, lui dirait : " Je ne veux pas que tu épouses ce jeune homme, " surtout quand Georgette lui aurait dit : " Je l'aime et il m'a aimée quand je n'étais qu'une fille sans nom, sans famille, une servante d'auberge. "

XIV. — CHASSÉE

Depuis que Paul Lebrun avait solennellement promis, juré à Georgette qu'elle serait sa femme, il n'était plus revenu qu'une fois à Montlhéry.

L'entrevue, ce jour là, avait eu lieu près des ruines du vieux château. Il avait bien fallu se donner des rendez-vous hors du " Faisan doré, " puisque la jeune fille, constamment épiée, ne pouvait échanger seulement deux paroles avec son amoureux, dans l'établissement, sans qu'elles fussent entendues.

Ce fut Georgette qui, rassurée maintenant, et forte de se savoir aimée, avait demandé à Paul de ne plus venir à Montlhéry jusqu'au jour, prochain sans doute, où, avec le consentement de son père, il viendrait la chercher pour l'emmener à Paris.

A présent, à la suite des premières gelées, les arbres s'étaient dépouillés de leurs feuilles, les matinées et les soirées étaient froides et les terres humides, trempées d'eau, car il y avait journellement de fortes pluies ; on ne pouvait plus se donner rendez-vous dans la campagne.

Et puis on commençait à potiner dans la ville au sujet des fréquentes visites du jeune artiste à l'auberge du " Faisan doré, " et malgré toutes les précautions qu'ils eussent prises pour ne pas éveiller l'attention, on les avait vus, tantôt là, se serrant l'un contre l'autre et causant amoureusement. Cela contrariait Georgette.

La jeune fille avait une autre raison, meilleure pour elle, et bien qu'elle dût en souffrir, de demander à Paul de cesser ses visites à Montlhéry. Elle savait, il le lui avait dit, qu'il travaillait à deux grands tableaux qu'il voulait soumettre au jury de la prochaine exposition des Beaux-Arts. Or, l'artiste ne pouvait travailler qu'à la campagne, car il avait sacrifié son art à Georgette, et voilà ce que la jeune fille ne voulait plus, comprenant que c'était à elle de faire un sacrifice pour que Paul pût se donner plus entièrement au travail.

Si le sacrifice était pénible pour Georgette, il l'était pour Paul, qui allait se trouver ainsi éloigné de sa bien-aimée pour deux mois, trois mois peut-être. Mais il avait senti la justesse des paroles de Georgette et s'était résigné.

Cependant, la situation de la jeune fille chez son père adoptif devenait de jour en jour plus intolérable.

C'était une guerre sourde, sans répit, que lui faisait Clarisse, et qui avait commencé presque tout de suite après la mort de Mme Reboul. La servante était devenue plus audacieuse, plus violente, à mesure qu'elle avait pris un empire plus absolu sur l'aubergiste ivrogne dont elle paralysait complètement la volonté.

Tout ce qui arrivait de désagréable à l'auberge retombait sur Georgette ; c'était toujours elle qui était cause de tout : qu'un voyageur s'en allait sans avoir soldé sa dépense ; qu'un emprunteur ne repaie plus pour ne pas avoir à rembourser sa dette ; que l'hôtel se dépeuplait ; que le café était presque constamment désert ; qu'on ne se pressait plus à la table d'hôte comme autrefois.

Quand, après beaucoup d'autres, Clarisse s'aperçut que c'était pour Georgette que Paul Lebrun venait à Montlhéry, sa haine devint de la rage.

— Quoi ! cette pimbêche si frêle, à la taille si fine qu'on l'aurait cassée sur le genou, qu'elle pouvait renverser d'une chiquenaude, avait su se faire remarquer par le beau Parisien, tandis qu'elle, devait se contenter des jovialités égrillardes des garçons maraîchers et des camionneurs !

Encouragée par le silence de Reboul abruti, ses persécutions redoublèrent de violence. Elle trouvait encore un aliment à son animosité dans son impuissance à triompher de la patience de la jeune fille.

Un soir, après avoir, comme d'habitude, servi le dîner à six personnes, quatre pensionnaires et deux voyageurs, au lieu de quinze, vingt et plus qui s'asseyaient à cette même table du vivant de Jacqueline, Georgette se disposait à monter dans sa chambre, lorsque imaginant une nouvelle méchanceté pour le seul plaisir d'humilier la pauvre enfant, Clarisse eut la prétention de lui faire laver la vaisselle.

Naturellement, Georgette s'y refusa. Et comprenant que c'était une querelle que la servante lui cherchait, elle lui lança un regard de profond mépris.

Les personnes qui venaient de dîner étaient parties ; il ne restait qu'elle dans la salle à manger et Reboul, assis devant une bouteille à moitié vide et un verre presque plein d'eau-de-vie.

Ah ça ! dit Clarisse d'un ton acerbe et les poings sur ses hanches saillantes, est-ce que vous vous figurez que M. Reboul vous nourrit pour ne rien faire ? Mademoiselle croit-elle que je dois faire toute seule l'ouvrage de la maison ?

— J'ai ma besogne journalière, répondit sèchement Georgette, je n'ai pas à faire celle d'une servante.

— Servante, servante ! Mais qu'êtes-vous donc de plus que moi ici ?

La jeune fille haussa dédaigneusement les épaules, et s'adressant à Reboul :